

**Zeitschrift:** Gazette musicale de la Suisse romande  
**Herausgeber:** Adolphe Henn  
**Band:** 3 (1896)  
**Heft:** 1  
  
**Rubrik:** Correspondances

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



## CORRESPONDANCES

**P**ARIS. — L'accueil favorable fait à la nouvelle partition de M. Théodore Dubois, *Xavière*, à l'Opéra-Comique, eût été sans doute moins réservé avec un meilleur livret. Je ne vois pas bien pourquoi cette pénible histoire, tirée d'un roman de M. Ferdinand Fabre, a été transformée en une « idylle dramatique » et musicale. Ce qui a séduit les auteurs, c'est — vraisemblablement — l'idée de nous présenter un paysage des Cévennes, avec de beaux horizons de montagnes, beaucoup de châtaigniers et quelques chansons du crû. Au théâtre, les scènes de la nature ne produisent pas grand effet. Devant ces toiles peintes, cette lumière artificielle, ces figurants immobiles ou s'agitant comme des marionnettes, nous n'éprouvons pas, quelle que soit l'habileté du dramaturge, l'illusion de la réalité, l'impression profonde ou sublime de la vraie nature, mais bien la sensation d'une chose rapetissée, enfermée dans un moule banal. Il faut faire plus grand et aller, comme Wagner, jusqu'à la féerie (ce mot dans son acception large), là où nous ne cherchons pas de comparaison. La forme descriptive est un spectacle monotone ou mesquin. Le théâtre ne demande pas un paysage, mais une *histoire* pouvant fournir des développements scéniques. Celle de *Xavière* est particulièrement douloureuse, sans plus. La pauvre enfant possédant quelque bien, ces lopins de terre sont convoités par un gredin de maître d'école qui doit épouser la mère de *Xavière*, créature non moins honorable, une fois l'héritage en poche. Alors ces deux sinistres et dénaturés personnages, pour se débarrasser de l'enfant, la martyrisent de mille manières, et, comme cela ne va pas assez vite, un soir d'orage où la petite, affolée, est allée se cacher dans un châtaignier, un bon coup de gaule lui fait perdre l'équilibre. Heureusement la chute n'est pas mortelle. *Xavière*, guérie, pardonnera à sa mère (qui ne le mérite pas beaucoup), épousera un brave garçon qui l'aime et le maître d'école sera chassé. A côté de ce couple malpropre, nous voyons un bon, un parfait curé, une digne femme sa servante, et deux gentils amoureux qui flirtent en se querellant à la façon des yalets de comédie.

Il y a dans cette pièce un drame pour l'Amiguet un ensemble d'épisodes pour l'Opéra-Co-

mique. C'est de ce dernier côté que M. Dubois s'est tourné, n'indiquant que très sommairement un drame qui n'offrait rien de musical et dont le développement n'était pas présentable. L'œuvre du compositeur est agréable, d'une écriture facile, chantante, un peu trop dérivée des procédés d'Ambroise Thomas et de Gounod. Parmi les morceaux les plus remarqués, nous citerons le chœur des écoliers au début, la *Légende des oiseaux de Saint-François*, sorte de mélopée intermédiaire entre le récit et la mélodie, d'une couleur exquise, que le bon curé raconte à ses petites ouailles. Au second acte se trouvent un air du ténor assez bien venu et largement accompagné, des danses cévenoles, avec un joli chant, probablement d'origine : *Quand le châtaignier est planté...*

Passons rapidement sur l'air à cocottes, très médiocre, de *Xavière*, et sur la scène odieuse qui termine l'acte, le meurtre de l'enfant. Au dernier, le mieux réussi à notre avis, deux morceaux charmants : des couplets, une chanson à deux voix, *Grive, grivette*, reprise dans l'ensemble suivant. En somme, M. Dubois a tiré le meilleur parti d'un poème bizarre, et de singulières tendances avec son ignoble maître d'école. Au point de vue purement musical, nous aurions souhaité que M. Dubois eût donné au milieu, à la partie cévenole, une note plus vigoureuse, plus accentuée, plus profonde ; c'était un moyen d'escamoter ce sujet malencontreux. Faute de grives..., pourrait-on dire, mais *non his est locus*.

\* \* \*

Nous avons entendu dans les concerts plusieurs œuvres nouvelles fort intéressantes. Des *trois poèmes* de M. Charpentier (concerts Colonne), bien écrits, excellemment orchestrés, nous préférions le *Pèlerin* (M. Galand) avec le retour de son thème triste et simple ; nous aimons moins le *poème d'amour*, d'une convention un peu usée, et les *Chevaux de bois*. M. Charpentier avait eu un effet analogue dans la *Vie du poète*. Ici, la poésie « bonhomme » de M. Verlaine est écrasée par le tapage de la foire qui, chez le poète, est une toile de fond, mais qui, dans la musique, vient trop au premier plan. Les mélodies de M. Alexandre Georges sur les vers sans rimes de la *Miarka* de Richépin sont également bien venues, d'une forme moins complexe, mais avec un grand charme pittoresque et expressif; citons particulièrement le *Nuage*, sans oublier l'interprète, M<sup>me</sup> Passama. Notons enfin, au même concert (chez M. Lamoureux), l'ouverture de *Bérénice* de M. Silver, où l'originalité du compositeur ne se

dégage pas suffisamment des influences massénétiennes mêlées à une forme classique.

Le deuxième concert de l'Opéra commençait par une symphonie de M. Widor, pour orchestre et orgue, que les lecteurs de la *Gazette* connaissent sans doute, l'œuvre ayant été jouée pour la première fois à Genève et dans des conditions meilleures qu'à Paris. La symphonie a été écoutée très religieusement, dit M. Reyer. Quant à moi, si je rends volontiers justice au grand talent du sympathique compositeur, j'avoue qu'il m'a été impossible de saisir le plan de cette grande composition, semblable à deux ouvertures qui se succéderaient, et qui est basée sur un thème unique, à ce qu'il m'a semblé. C'est là un procédé très à la mode et dont les résultats ne sont pas toujours en rapport avec le laborieux travail que nécessite une symphonie de grands développements. Sans doute, dans Beethoven, on peut trouver, — et ce serait là une étude bien intéressante que nous entreprendrons quelque jour, — la filiation des différents thèmes d'une même symphonie. Mais, entre des mélodies qui, pour avoir une origine rythmique semblable, ont néanmoins un caractère très différent, une personnalité distincte, et la répétition indéfinie du même thème, souvent trop court et sans évolution, il y a une singulière différence. Parions que la faute en est à Wagner, ce terrible musicien, chargé de tous les péchés d'Israël, et surtout de ceux qu'il n'a jamais commis.

Le morceau suivant était des fragments très importants, un peu longs, de *St-Julien l'Hospitalier* de M. Erlanger. Ils ont obtenu un très légitime succès. Après une *Chasse fantastique*, comme celle de Weber, mais où perce plus visiblement le souvenir de la Course à l'abîme de la *Damnation de Faust*, vient une seconde partie, supérieure selon nous. Julien, après avoir massacré tous les hôtes de la forêt (vous voyez bien que la chasse n'avait pas besoin d'être fantastique, ce que j'aurais préféré volontiers), est assailli de remords. Des voix vengeresses s'élèvent de tous côtés, lui crient son infamie, en le maudissant. Une cloche lointaine résonne dans l'obscurité grandissante du soir, et Julien s'enfuit, affolé. Nous trouvons dans M. Erlanger des qualités de premier ordre : une belle sonorité, une polyphonie intéressante, une écriture vigoureuse, des phrases émouvantes qu'on voudrait voir un peu plus longues. Il devra se dénier de la suite trop rapide des harmonies, de ces modulations incessantes qui, effaçant au fur et à mesure nos sensations, affaiblissent, jusqu'à la rendre impossible, l'impression d'ensemble. Mais, ces réserves faites, beaucoup de pages de l'œuvre, entre autres le chœur des

voix invisibles avec son double dessin chromatique venant se réunir par des mouvements convergents, révèlent un compositeur du plus grand avenir. Julien était interprété par M. Duperron, dans une excellente exécution orchestrale que dirigeait l'auteur.

La suite du concert était consacrée à des fragments de Lulli et de Glück (airs d'*Armide* — M. Affre), à une partie du deuxième acte de la *Muette* (à part le joli chœur du Marché, quelle pauvreté et quel tapage!), enfin à des danses anciennes, où certain passe-pied de M<sup>es</sup> Mauri et Subra a paru une véritable œuvre d'art.

Dans le répertoire courant je dois vous signaler un concerto de Mozart divinement joué au Conservatoire par M. Saint-Saëns, une magistrale exécution au Châtelet d'un acrobatisme de Liszt par l'incomparable Risler; enfin deux exécutions remarquables, au Cirque d'été, de la symphonie pastorale et de la symphonie en *ut* mineur.

A cette audition parfaite, exquise, de la *Pastorale*, la sensation de la nature, de la vraie nature cette fois, s'est évoquée devant nous, avec ses voix multiples, parfois confuses, mais bientôt absorbées, perdues dans un religieux silence, l'impression caractéristique dominante de la campagne et que le poète-compositeur reproduit au premier allegro surtout par des decrescendos, des pianissimos systématiques, par un bruissement musical imperceptible. Après les larges et douces mélodies, les balancements rythmés de l'adagio, voici un petit coin d'humanité timide en ses chants agrestes, puis brutale et grossière en ses ébats; mais combien peu de chose est cette agitation criarde, superficielle, à côté de l'immensité du ciel épandu, de la terre illuminée, colosse qui porte en de puissantes membrures le mystère des choses et des créations sans cesse renouvelées! L'orage survient et l'homme disparaît. Et quelle page descriptive peut être opposée, là où l'exac-titude minutieuse des détails reste grandiose et terrible, sans effleurer les puériles imitations familiaires. Vous figurez-vous maintenant la représentation théâtrale, animée du chef-d'œuvre, les barbouillages découpés des praticables, la fer-blanterie de son tonnerre; vous figurez-vous, au dernier morceau, la théorie des figurants, alors que ce cantique n'est pas celui de l'humanité, mais celui de la terre entière, qui, rafraîchie, régénérée et emplie de parfums, manifeste à son Créateur invisible les joies pures de l'existence et l'ineffable douceur de vivre?

Nous avons trouvé dans la symphonie en *ut* mineur la même perfection matérielle, avec des délicatesses merveilleuses dans certains détails,

un peu trop prolongées pour l'ensemble du caractère de l'œuvre. Ainsi je comprends le premier morceau d'une façon beaucoup plus brutale, presque sans nuances, comme une lutte acharnée, que traverse vainement une voix douleureuse, supplante. Je voudrais que le rythme fatidique

 conservât, dans toute la suite de la symphonie, son mouvement originel, et qu'il fût pleinement reconnaissable dans l'adagio, dans le second thème du final dont le mouvement serait ainsi plus lent qu'on ne le fait d'habitude. Je voudrais, dans le fameux passage qui relie les deux derniers morceaux, le crescendo commençant presque aussitôt, montant toujours, et devenant terrifiant par l'emballement de l'orchestre et le grondement des timbales, jusqu'au déchaînement des trombones. Je sais bien que les indications ne portent *f* que sur la dernière mesure, mais n'est-ce pas la pensée véritable de Beethoven ? Et, avec un orchestre tel que celui du Cirque, la tentative serait d'un intérêt énorme et d'un effet saisissant.

J'aurais encore à vous parler des deux récentes premières, de *Frédégonde* et de *la Jacquerie*. Mais, par ce temps de Noël, les pauvres facteurs ne sont que trop chargés. Leur donner deux grosses partitions en plus ? Vraiment non. Ce sera, si vous le voulez bien, pour la prochaine fois, comme dans les feuillets.

E. POIRÉE.



#### NOUVELLES DIVERSES

GENÈVE. — *Théâtre*. Les débuts scéniques de M<sup>me</sup> Cécile Ketten, dans le rôle de *Mignon*, seront un des évènements de notre saison théâtrale 1895-1896. Débuts heureux, s'il en fut, qui ont pleinement réalisé tout ce que nous attendions du talent et de l'intelligence de la jeune cantatrice, dont tout Genève a suivi les progrès avec un intérêt croissant et vient de consacrer la gloire naissante par ses applaudissements sincères et ses nombreuses offrandes fleuries. M<sup>me</sup> Ketten a donné de *Mignon* (la *Mignon* de MM. Barbier et Carré, non pas celle de Goethe, la différence est sensible !) une interprétation qui n'était pas loin de la perfection et dont il convient de féliciter non seulement l'actrice et la cantatrice, mais aussi son père et professeur M. Léopold Ketten. Quant au chef-d'œuvre (!!!) de Monsieur A. Thomas . . .

n'en parlons pas, c'est écœurant ; réjouissons-nous plutôt de pouvoir, dans un avenir que nous espérons pas trop éloigné, jouir du talent de M<sup>me</sup> Ketten sans *subir* trois actes d'une médiocrité et d'une monotonie aussi désespérantes.

G. H.

— Le directeur de notre théâtre a l'habitude de monter une pièce à grand spectacle à l'occasion des fêtes du nouvel-an et cette année encore, pour la troisième fois, il a choisi *le Voyage de Suzette*. Cette opérette a de nouveau attiré un public nombreux et c'est justice, car elle est fort bien donnée soit comme interprétation, soit comme mise en scène qui est fort luxueuse, avec ballets bien réglés, clowns du crû, figuration extraordinaire. La seule chose que nous pourrions reprocher, pour n'en pas perdre l'habitude, c'est l'air un peu trop cirque que donnent les ébats des clowns « Price », mais ils font grand plaisir aux petits et ne déplaisent pas aux grands.

A. H.

— On annonce que M. Georges Vanor, l'homme de lettres parisien bien connu, donnera le lundi 13 janvier à 3 heures après-midi, au Théâtre, une conférence sur *Sigurd*. L'œuvre de Reyer passera, sauf retard imprévu, le vendredi 17 janvier. Nous donnerons un compte-rendu détaillé de cette première des plus intéressantes, puisqu'il s'agit d'un des chefs-d'œuvre du théâtre français.

— Nous n'avons pu donner le portrait et la biographie de M. Louis Rey, violon-solo de notre orchestre, bien connu du reste de tous nos lecteurs genevois ; mais nous nous réservons de le faire à l'occasion de l'Exposition Nationale de 1896, où M. Rey remplira les fonctions de second chef-d'orchestre en même temps que de violon-solo.

— La société de Chant sacré travaille activement à la préparation du *Samson* de Hændel, qu'elle a choisi comme pièce de résistance de ses exécutions de cet hiver. Nul doute qu'elle ne nous en donne, sous la direction de M. Otto Barblan, une excellente exécution.

— On annoncé d'Allemagne qu'un riche amateur, ayant découvert un nouveau portrait, inédit, de Beethoven, vient d'en faire don à l'Association générale des musiciens allemands. Celle-ci a fait exécuter une excellente reproduction de ce portrait et compte l'exploiter au profit de sa caisse de secours aux veuves et aux orphelins. On peut souscrire à ce portrait, dont le prix est des plus modiques, à la direction de la *Gazette musicale*, Corraterie, 14 (maison Henn), qui transmettra les demandes à qui de droit. A Lausanne, s'adresser à M. E. Fröhlich, rue de Martheray, ou chez MM. Fœtisch frères, rue de Bourg.